

Synthèse du CAFÉ PHILO du 30 novembre 2016: SOMMES-NOUS RESPONSABLES OU VICTIMES DE NOTRE DÉCHÉANCE PHYSIQUE OU MORALE?

Quel sens donner à ce terme de "déchéance" ? Référence à la "déchéance de nationalité" discutée après les attentats: elle correspondrait à la perte de quelque chose qui nous est enlevé, à une expropriation. Exemple aussi de la déchéance ou dégradation militaire, humiliante.

Notion vaste qui peut concerner notre mode de vie, notre santé, notre vieillissement: "On ne s'amende pas en vieillissant" disent les normands.

Question existentielle remettant en cause notre propre vie considérée comme progression ou comme déclin, mais aussi notre société. N' y a-t-il pas historiquement des cycles apportant apogée et déclin malgré toutes les bonnes volontés? Ou bien, ne contribue-t-on pas, au niveau individuel, à l'avancement ou à la perte de notre société?

En quoi pouvons-nous être responsables de notre patrimoine génétique, ou de notre patrimoine culturel? Sommes-nous victimes ou responsables de nos maladies? Il reste à chacun de faire des choix dans son cheminement de vie, son rapport à sa famille, son alimentation, la pratique d'un sport etc., ce qui le rend responsable de sa santé. Le patrimoine génétique n'empêche pas d'être acteur de sa propre vie; il se conjugue avec l'impact de notre enfance, de notre éducation...sur notre devenir. L'exemple est pris de la différence entre les enfants d'une même fratrie, ayant pourtant reçu la même éducation...

Référence à l'épigénétique: transmission et expression des gènes modulables en fonction de nos choix et de notre environnement. D'où la prévention, largement diffusée dans notre société, pour intervenir, grâce aux connaissances scientifiques, sur le développement des phénomènes physiques ou psychologiques. Voir par ex. la consultation des psychologues.

L'éducation ne vise-t-elle pas à nous rendre capables de "gérer" notre propre vie? L'action sur nous-mêmes exige la conscience de ce qui est ou semble déterminé d'avance. Ainsi bute-t-on sur un problème aussi longtemps qu'il semble lié à une fatalité. Un événement peut nous pousser à changer notre point de vue, à prendre conscience de ce qui vient de nous et de ce qui vient de notre environnement. Exemple: perdre nos repères habituels, nous retrouver sur un terrain inconnu... Une allusion est faite à "l'uchronie" d'Eric Emmanuel Schmitt: que serait-il arrivé si par exemple, Hitler avait été reçu aux "beaux arts"? Impossible de répondre en l'absence justement de déterminisme historique.

Car notre vie n'est pas un simple enchaînement direct de causes et d'effets. Si chaque individu peut mettre en place des mesures pour "gérer" sa vie, alors pourquoi est-ce la "déchéance" pour certains et la "réussite" pour les autres? N' y a-t-il pas une sorte d'injustice naturelle?

Mais qu'appelle-t-on "réussir" ou "ne pas réussir"? N'est-il pas possible de donner un sens à sa maladie, tandis qu'on peut mener une vie dénuée de sens tout en étant en bonne santé? C'est l'immobilisation due à une maladie, à une blessure, qui a poussé certains religieux par exemple, à réfléchir, à méditer et à changer l'orientation de leur vie. Au delà de ses aspects négatifs, la maladie (ex. l'Alzheimer) peut faire ressortir des sentiments jusque là enfouis, comme la douceur, le souci de l'autre, l'humilité.

Le matérialisme ambiant associe facilement argent et réussite (avoir une montre Rolex par ex.). Le bien spirituel a pourtant été davantage valorisé à d'autres époques, ou dans d'autres cultures, où les gens parviennent à vivre heureux dans des conditions très précaires, dont ils ne semblent pas trop se soucier. Exemple : ce qui est décrit par soeur Emmanuelle vivant dans les bidonvilles du Caire. La "déchéance" ne serait-elle pas liée justement à notre recherche excessive de bien-être, à notre accumulation de richesses, laissant échapper quelque chose de plus essentiel?

Référence au bouddhisme et au Dalai lama, pour qui il n'y a pas de notion d'"estime de Soi", dont le

manque crée un sentiment de "déchéance". Notre culture ne nous incite-t-elle pas à nous centrer sur cet "ego" (selfie...), contribuant ainsi à sa propre fragilité?

Selon le bouddhisme l'être humain est fondamentalement bon; il l'est aussi selon le christianisme, mais sa liberté le pousse à vouloir être Dieu à la place de Dieu, ce qui constitue le "péché originel". L'être humain veut maîtriser sa propre vie et pourquoi pas sa mort ou son immortalité. La technique contemporaine en permet le projet. Voir le transhumanisme (Google, Microsoft, Amazon par exemple), qui envisage la création d'une humanité connectée, entièrement "fabriquée" grâce aux nouvelles technologies, réparable au fur et à mesure de ses défaillances. Projet ou fantasme? Pouvons-nous être entièrement libres de notre existence, libérés de tout destin, de tout déterminisme -y compris de celui qui nous assujettit aux maladies, à la souffrance, à la mort etc.? Faut-il admettre ce principe: je veux donc je suis? L'ego est-il la référence telle qu'on peut en manquer ou peut-être en avoir trop?

Ne faut-il pas accepter de ne pas tout maîtriser, de ne pas être Dieu, de s'en remettre parfois à "quelque chose", ce qui est source de soulagement et de paix? Pouvoir "réinventer" sa vie bien au-delà de ces notions de "responsabilité" ou de "victimisation" uniquement centrées sur une appréciation de son propre ego. Personne ne se résume à une "étiquette" qui le caractériserait et à laquelle il devrait correspondre pour lui-même et pour les autres.

La maîtrise technique atteint aussi des limites dans les effets destructeurs qui apparaissent, comme la pollution. La situation paraît même alarmante: il faut sauver "notre maison commune", dit le pape François. Serait-ce le déclin de notre société, l'épuisement d'un système qui arrive à son terme? La prise de conscience est là aussi une condition pour que s'exerce la responsabilité humaine, décentrée de ses intérêts égoïstes immédiats au profit d'un bien supérieur.

En décalage avec l'exigence sociale de tout maîtriser, "d'aller bien", d'être dynamique etc., certaines faiblesses, ou même certaines aspirations individuelles, arrivent à créer un sentiment de malaise, de culpabilité, voire de "déchéance" parfois très difficile à surmonter. La possibilité du suicide a alors été analysée comme un geste où l'on ne sait plus si on agit ou si on subit, étant dans un état quasi hypnotique. Les signes de ce malaise ne sont pas nécessairement visibles au regard des autres, un introverti par exemple, pouvant aller bien et un extraverti aller mal, bien qu'il "donne le change". Surmonter ce sentiment de "déchéance" permet d'aller au fond de soi-même et de changer son regard sur les autres.

Y a-t-il moins de suicide dans des sociétés exerçant moins de pression sur les individus (tibétains, africains...)? Peut-être la peur de la "déchéance" est-elle plus forte chez les nantis matériellement, ex. "déchéance" de perdre son emploi, de devenir alcoolique, de perdre son argent au jeu..., jusqu'à la honte de ne plus appartenir à la société, de ne plus même être un être humain, jusqu'à se rejeter soi-même?

Cette honte peut survenir alors même que nous n'avons rien à nous reprocher. Est-elle renvoyée par le regard des autres? Ou par notre interprétation du regard des autres? L'exemple est évoqué des personnes qui vont, ou ne veulent pas aller au "resto du coeur". Dépasser cette peur c'est faire le deuil de la personne que nous étions avant, pour apprivoiser ce que nous sommes devenus, c'est se remettre en question. "Si tu ne peux pas changer le monde, change la semelle de tes chaussures" (proverbe oriental).

Référence à Épictète, stoïcien: "ce qui dépend de nous", c'est notre représentation de ce qui est un événement heureux ou malheureux. Savons-nous vraiment ce qui nous fait porter ce jugement? Avons-nous réfléchi à ce que sont le bonheur et le malheur? Changer donc "nos représentations" plutôt que l'ordre du monde, ce qui est de toute façon impossible. D'où la capacité de "faire basculer le malheur en bonheur de l'avoir surmonté".

Matthieu Ricard: "Quand on croise quelqu'un, on peut se dire qu'il a croisé l'enfer plusieurs fois dans sa vie" et mérite donc notre compassion. "Aime ton prochain comme toi-même" suppose qu'on

s'aime d'abord soi-même, puisque c'est son propre regard sur soi que l'on projette sur les autres. La bienveillance que chacun attend de l'autre (y compris au café philo) commence par soi-même. Chaque expérience permet un approfondissement de la pensée, qu'il est intéressant de partager. Bienveillance aussi à l'égard de notre monde "en déclin". Certes la barbarie existe, la bombe atomique..., peut-être notre société va-t-elle à sa perte. Mais en même temps, notre inconscient garde les mythes fondamentaux des grandes civilisations perdues, comme l'Arche de Noë, l'Atlantide... Même technologiquement évoluée, toute civilisation disparaît; aller trop loin dans un système finit par le détruire, la pensée finissant par dysfonctionner. Image de Chronos dévorant ses propres enfants. Notre civilisation trouvera-t-elle les moyens de se dépasser?